

LES MAS DE CAMARGUE

Analyse historique et socio-économique

Véritable marche entre Provence et Languedoc, "bout du monde", île qui compte plus d'eau que de terre, cette plaine deltaïque, la Camargue, est un pays de contrastes. Contraste entre les terres hautes soumises aux eaux douces du Rhône sur lesquelles se développe l'agriculture, et les vastes étendues sauvages (sansouïres, marais, baisses et étangs) inféodées aux eaux maritimes et saumâtres. Contraste aussi avec les régions périphériques des Costières et des Alpilles embrassant de leurs collines cette vaste étendue sans relief. Ces caractères, liés à l'hostilité du milieu naturel et à la rudesse du climat, ont été les facteurs déterminants du développement d'une structure foncière latifundiaire et par conséquent d'un habitat dispersé.

A l'origine aux mains des institutions religieuses, des grands seigneurs de la noblesse provençale et des communes, les "grands domaines" de Camargue ont peu évolué dans leurs structures fondamentales. D'une manière générale l'habitat rural dispersé, caractéristique de ce milieu humide, peut être comparé à celui de la Crau, des Alpilles, ou des Costières du Gard. Mais ces habitats, connus aussi sous cette même dénomination de "mas", se différencient nettement des mas de Camargue dans leur architecture, leur répartition foncière, leurs matériaux et leurs techniques de construction, adaptés, chacun, à leur propre milieu naturel.

MAS

Extrait du *Petit dictionnaire pour une découverte de la vraie Camargue d'hier et d'aujourd'hui* (Editions PNRC 1970).

Les fermes camarguaises portent, comme en Provence occidentale, le nom de mas (prononcer masse). Ce mot, dérivé du latin *mansus* qui désignait à l'origine un gîte d'étape, était déjà utilisé dans les diplômes des rois mérovingiens et dans les cartulaires carolingiens pour désigner un domaine cultivé par une même famille. Il groupe encore la maison du maître, l'habitation des fermiers et les bâtiments de l'exploitation. Fernand Benoît a montré la persistance singulière de ce type d'habitat dispersé qui remonte à l'époque gallo-romaine ; les grands mas du delta occupent, en effet, l'emplacement des villas, échelonnées le long des bras du Rhône, aujourd'hui colmatés.

Les mas camarguais sont construits en dur avec des caïrons (ou *queiroun*), blocs de pierre taillée venus à grands frais de Beaucaire (qui tire son nom de cette industrie, beaucaire) par voie d'eau. La rareté et même l'absence de bonne pierre en Camargue explique que les ruines des villas romaines et des abbayes aient été depuis longtemps effacées, leur matériau étant sans cesse réemployé. Elle explique aussi la persistance des habitants en des points fixes. Par contre, les dépendances de la maison principale, les bergeries et les étables étaient construites comme les cabanes et couvertes de roseaux.

Il est nécessaire de souligner ce caractère dispersé de l'habitat camarguais. C'est une des constantes du delta. Jamais, dit Benoît, une ville ou même un bourg important ne put s'y créer, si ce n'est les Saintes-Maries-de-la-Mer qui pose un problème particulier. Albaron, Gageron, Saliers, même, ne sont que des agglomérations de mas. Quand au XVII^e siècle, l'archevêché d'Arles tentera de créer à Villeneuve une véritable paroisse, au centre de la Camargue avec un cimetière et huit prêtres desservants, ce sera un échec. La dispersion des habitations n'est pas uniquement motivée par celle des pâturages, des terres fertiles et des sols immergés. Le mas camarguais est une "maison à terre" opposée à la "maison en hauteur" de la Haute-Provence.

Il se présente comme un parallélépipède qui n'a d'ouverture que sa porte étroite du vestibule, flanquée d'une part de la fenêtre de la salle commune et, d'autre part, de la porte cochère de l'écurie. Au premier étage, les fenêtres des chambres et la porte du grenier à foin ouverte l'été pour l'aération du fourrage, avec sa poulie. C'est le type le plus simple de cette maison, qui se prolonge par des annexes, remise, étable ou écurie, parfois bergerie, cochonnier surmonté de la lapinière, du poulailler et du pigeonnier au haut de sa tour. Ces annexes s'élèvent dans le sens de la longueur de l'habitation, parfois en léger retrait ou en saillie, ou même en équerre sur un des côtés pour former un embryon de "cour".

Les facteurs déterminant l'implantation des mas

Zone deltaïque, la Camargue a été de tout temps soumise aux influences et interactions du fleuve, de la mer puis des hommes qui l'ont peu à peu façonnée et souvent remise en question. Les mas se sont construits et développés dans des zones où le Rhône assurait un lessivage et un enrichissement alluvionnaire du sol permettant les cultures mais, aussi et surtout, sur les terrains les plus salubres c'est-à-dire les plus élevés, à l'abri des inondations. La position géographique de la Camargue entre Rhône et Méditerranée et son absence de relief la soumettent aux caprices des vents. Ceux-ci soufflent près de 280 jours par an. Combinés à l'extrême sécheresse estivale, ils contribuent à provoquer un déficit hydrique très important. Ils conditionnent la vie des hommes, des animaux et des plantes et se sont révélés déterminants pour l'orientation et la protection des habitats.

La Camargue a été vouée dès le début à des peuplements de type dispersé :

- les restes de villas gallo-romaines sont nombreux
- l'abbaye fondée par saint Césaire d'Arles (503 à 543) y possède de grands domaines,
- au Moyen Age les textes montrent l'abondance des chapelles et des grands domaines.

Le Mas d'Agon est connu dès le XI^e siècle. Le Castel d'Albaron qui gardait un important passage sur le petit Rhône, est mentionné en 1040, de même Boismeaux, le Mas du Juge, le Mas Méjanès et bien d'autres sont signalés entre le XI^e et le XIV^e siècle.

Les documents les plus anciens montrent la volonté de mise en valeur du territoire par une population active. Dès le Moyen Âge, période d'insécurité, le mas a un rôle défensif primordial : les familles de l'exploitant et des ouvriers se rassemblent au cœur de la propriété pour se protéger face aux hommes et aux éléments naturels. De nombreuses tours de défense ont été édifiées tout au long des rives du Rhône, probablement pour lutter contre la piraterie venue de la mer. Elles sont aussi à l'origine du développement de certains mas.

En outre, des facteurs économiques vont déterminer le choix des sites : le manque de matériaux de construction dans cette zone faite uniquement d'alluvions et l'absence d'un réseau routier adapté en raison des nombreuses zones marécageuses vont conduire à l'implantation des domaines le long du fleuve, seule voie pratique pour assurer le transport des pierres depuis les carrières, notamment celles de Beaucaire. Ce choix résulte aussi de l'absence d'eau douce en Camargue en dehors du Rhône qui devient très tôt le point de départ d'un vaste réseau hydraulique. Des raisons historiques ont aussi déterminé une forme d'habitat, la frontière entre Provence et Languedoc en est un exemple.

L'évolution de l'utilisation de l'espace

Les textes les plus anciens datant de la période médiévale, font état des différentes occupations de l'espace. En 1260, dans une confirmation en "fief franc" de Gageron, le domaine est ainsi décrit : "terres, près, pâtures, paluds...". Au XV^e siècle, la Tour de Lubières est composée de terres cultes pour 380 cétérees, d'herbage ou paluds pour 315 cétérees et d'une vigne de 6 carterées ou 279 souches. Au XVIII^e siècle, le mas de Constantin détaille : "terres labourables, herbages, vignes, luzernes".

Au début du XIX^e siècle, les meilleures terres sont consacrées à l'agriculture, les terres en jachère ou les plus basses sont laissées à l'élevage. Les céréales constituent le type de culture le plus répandu, (blé principalement, mais également orge, seigle et avoine). Les pâturages occupent le tiers de la Camargue sur des terrains plus salés et de végétation pauvre à l'exception de quelques prairies artificielles. Moutons, chevaux et taureaux constituent à cette époque les trois pôles de l'élevage. Les races locales ont été constituées progressivement à partir des animaux utilisés pour le travail ou les déplacements. Elles sont les mieux adaptées à la pauvreté du sol, et les plus résistantes à la dureté du climat. Les moutons de race mérinos d'Arles (75 000 têtes en 1830) élevés pour leur laine, ont nécessité la construction de grandes bergeries caractéristiques utilisées en dehors des périodes de transhumance.

En outre, les camarguais, pratiquent la cueillette, la pêche et la chasse. Au début du XIX^e siècle la cueillette concerne notamment :

- la soude, récoltée dans les vastes étendues couvertes d'une végétation d'engane et transformée sur place en cristaux qui alimentent les savonneries de Marseille et la verrerie de Trinquetaille ;
- l'osier et les roseaux récoltés sur les terres marécageuses, utilisés pour la vannerie : banastes oblongues à deux anses pour porter les légumes au marché, bâts pour les ânes, corbeilles de toutes formes, nasses pour la pêche ;

- la sarrette à section triangulaire, employée pour le rempaillage des chaises ;
- le roseau de marais dit "sagno", utilisé pour la construction des cabanes, la litière ou l'alimentation du bétail ;
- les typhas dont le fuseau cotonneux servait à rembourrer les matelas ou à calfater les barques et les douves des futailles.

La pêche est variée et se pratique en mer, dans les étangs, les marais et les roubines. Les techniques sont adaptées aux milieux et aux types de poissons (aloses, anguilles, muges, carpes, lous, daurades, soles...). Carle Naudot évoque dans son ouvrage "Camargue et Gardians" la pêche aux sangsues, activité rémunératrice pratiquée depuis des temps immémoriaux à l'usage de la médecine. La chasse bénéficie de vastes espaces giboyeux (sangliers, lapins, lièvres, perdreaux, cailles, ramiers, bécasses, foulques, canards, sarcelles...). La capture du gibier par des piégeages de subsistance a peu à peu cédé la place à une activité sportive dont les adeptes mobilisent, par des locations souvent onéreuses, de vastes territoires plus ou moins aménagés à cette fin.

Au milieu du XIX^e siècle l'exploitation évolue vers une forme industrialisée. Roger Livet explique ainsi cette évolution : *"Ces reconversions brusques, coûteuses, mais payantes, se sont succédées à deux reprises en un siècle. La première suit de près l'endiguement de la Camargue : celle-ci, ceinturée de levées du côté des fleuves comme du côté de la mer, protégée des crues catastrophiques, mais aussi des inondations bienfaisantes, est bientôt envahie par le salant. Devant le danger, les exploitants organisent rapidement une irrigation artificielle. Des pompes à vapeur puissantes puisent l'eau dans les Rhônes, la déversent par tout un réseau de canaux d'irrigation vers le Vaccarès d'où il fallut l'évacuer par un autre système de rigoles de drainage.*

Les frais énormes occasionnés par ces aménagements supplémentaires étaient à peine récupérés, que la crise agricole du Second Empire se déclanche. Le blé et l'avoine durement concurrencés (...) par les produits étrangers voient leur prix s'effondrer (...). La crise du phylloxera allait sauver la Camargue. Une fois la cause du fléau découvert, on s'aperçoit après maints tâtonnements qu'on peut se débarrasser de l'insecte, soit en plantant la vigne dans les sables soit en inondant le vignoble durant 40 à 50 jours. La Camargue était placée dans des conditions idéales. Sur les bourrelets de berge sablonneux ou les dunes du littoral, les insectes périssaient étouffés. Partout ailleurs, la submersion était aisée, puisque les stations de pompage étaient en place. La conversion de la Camargue à la viticulture fut rapide. Elle fut aussi onéreuse : outre les façons culturales, il fallait se procurer les plants, engager un nouveau personnel, puis pendant les trois ou quatre années qui précédaient la première récolte, construire des chaix, acheter le matériel vinicole le plus perfectionné, recruter les spécialistes indispensables. Cette révolution agronomique qui exigeait des capitaux individuels engagés à long terme ne pouvait être accomplie que par des gens propriétaires, dont la situation financière était solidement assurée.

La substitution de la rizière au vignoble, entreprise depuis quinze ans, constitue une opération d'ausi vaste envergure. On en connaît les origines. Alors que la guerre de 1939-1945 coupait le pays de ses sources coloniales de ravitaillement, que le rationnement réduisait les quantités disponibles de denrées alimentaires, M. Clave, Directeur des Services agricoles des Bouches-du-Rhône sut intéresser à la culture du riz à la fois les pouvoirs publics, les techniciens, et les grands propriétaires. Une partie de ceux-ci avaient l'enthousiasme des nouveaux venus : dès le début du conflit, en 1939-1940, un grand nombre d'industriels ou de négociants marseillais avaient cherché à mettre leurs capitaux à l'abri.

Ils effectuèrent des achats massifs de terres un peu partout, mais spécialement en Camargue et en Crau, c'est à dire dans les régions de grandes propriétés où on pouvait en une seule opération placer des sommes importantes. Une fois le domaine acquis, on s'intéressa à sa mise en valeur avec une hardiesse, une audace, des techniques et des capitaux qui provenaient plus d'hommes d'affaires que d'agronomes. Après les inévitables tâtonnements du début, la riziculture camarguaise est devenue assez rapidement maîtresse de ses procédés".

A la fin des années 1960, la riziculture va connaître une crise profonde notamment en raison de la concurrence du riz italien qui apparaît à cette époque. La production de 1981 tombera à 13% de celle de 1963 soit 4 500 ha. Une fois de plus l'agriculture subissait une profonde mutation, les céréales et fourrages prenant la place du riz. Mais le remplacement de celui-ci par des cultures sèches liées à la diminution de la culture de la vigne fit réapparaître les problèmes de salure. Après une grave "crise écologique", l'activité agricole de Camargue évolue vers la relance de la riziculture en partie grâce à l'action de la Fondation du Parc naturel régional Elle bénéficie en outre de techniques modernes telles que le nivellement des terres au laser. Simultanément, les exploitations agricoles subissent de grandes mutations traduisant l'abandon progressif de la vigne et de l'élevage ovin et l'orientation vers les céréales associées au riz ou d'autres types de cultures (fourrages, primeurs) et parfois la pisciculture. D'autres activités se sont développées notamment le tourisme dans lequel certains domaines trouvent un revenu complémentaire.

L'organisation sociale

Les différentes activités sont menées en Camargue par une population hiérarchisée qui supporte la difficulté de vivre dans ce pays dur et isolé grâce aux pratiques de la vie en commun, aux échanges et à l'exploitation de toutes les ressources qu'offre le milieu naturel. Les camarguais, malgré leur isolement, restent en relation constante avec la ville (Arles) et s'y retrouvent régulièrement lors des marchés et foires où se traitent les affaires et se propagent les informations. La ville représente aussi souvent le point de rencontre entre les gens du mas : entre le propriétaire, généralement citadin et les employés (baïles, ouvriers et travailleurs itinérants venus proposer leurs services). Des usages, des droits, des actes régissent les pratiques et les relations entre les hommes.

Diversités et complémentarités des ressources

Les différentes activités économiques sont en Camargue comme dans beaucoup d'autres régions agricoles complémentaires les unes des autres. La diversité des ressources du milieu camarguais permet aux habitants des mas, de trouver sur place l'essentiel de leurs besoins : le potager et la basse-cour apportent l'alimentation quotidienne, les végétaux sont utilisés pour la construction, le crin des juments pour confectionner des cordes (seden)... Culture et élevage sont étroitement liés : le fumier produit par le troupeau du berger fournit l'engrais, le gardian loue ses juments pour le dépiquage ou, jusqu'au XVIII^e siècle, ses taureaux pour les labours, les chevaux trouvent après la moisson, leur nourriture dans les chaumes...

Les zones boisées sont aussi le cadre d'usages le plus souvent réglementés. L'utilisation du bois sur le domaine du mas fait l'objet, lorsque les terres sont en faire-valoir indirect, d'articles précis dans les baux établis entre propriétaires et métayers. Le droit d'esplèche (droit de faire du bois de chauffage et de mener paître les troupeaux) appliqué en Camargue apporte également un complément de ressources aux habitants qui peuvent ainsi faire usage des grandes étendues non cultivées et des bois appartenant à la communauté ou aux institutions religieuses. Saliniers et pêcheurs exploitent aussi les ressources du territoire.

Stratification sociale

En 1930, F. Mistral raconte: "*Nous voyagions en Camargue avec M. Burnant, le peintre illustrateur de Mireille. Nous arrivâmes au château d'Avignon, le plus grand tènement de Camargue, sept mas, ayant chacun son baïle, sa servante, ses charretiers, valets de ferme, hommes de peines, journaliers, un maréchal ferrant exprès pour desservir le domaine, un charpentier, un jardinier, deux pêcheurs qui tout l'an pêchent dans l'étang : neuf mille têtes de bétail qui passent l'été en montagne, quatre cents taureaux avec une belle manade de chevaux dans la plaine salée et le tènement immense jusqu'à la mer*". (Notes inédites de F. Mistral ; Tablettes d'Avignon et de Provence n° 218 Juin 1930).

Du "pelot" (propriétaire) au "rafi" (ouvrier agricole), la vie au mas est fortement hiérarchisée. Chacun y occupe une place et une fonction bien définies. Cette hiérarchie se traduit dans les faits par les manières d'habiter le mas. Au sommet, le propriétaire, notable arlésien ou d'une autre cité, issu de la noblesse ou de la bourgeoisie, vit le plus souvent de sa rente foncière et de l'exercice d'une charge ou d'une profession libérale. Il exploite dans la majorité des cas en faire-valoir indirect son domaine (environ 80% des cas au XIX^e siècle). La direction de l'exploitation est confiée à un "baïle" qui incarne pour le domestique l'autorité, celui qui fait marcher le domaine.

Il est souvent assisté d'un baïle laboureur, d'un baïle berger, d'un baïle gardian ; laboureurs, bergers et gardians complètent cette équipe d'encadrement et sont aidés par les travailleurs, le plus souvent saisonniers, les "rafi".

Pratiques et institutions communautaires

Ces pratiques sont liées au calendrier religieux, aux temps forts de l'agriculture ou de l'élevage et donnent lieu à des cérémonies et des festivités (fêtes des gardians, foire aux regrets, prémices du riz...). D'autres usages et droits collectifs réglaient, et règlent encore aujourd'hui la vie rurale en Camargue notamment ceux concernant l'irrigation et l'assainissement pour lesquels les propriétaires se sont regroupés dès le Moyen Âge en associations territoriales ou syndicales. Certaines de ces associations sont encore régies par des actes constitutifs anciens : ordonnance royale, arrêté de règlement d'un ancien parlement, ou toute autre décision statutaire. Actuellement, les associations territoriales d'Arles assurent le secrétariat ou la recette de plus de 50 associations.

Les bâtiments

Le mas est l'unité de vie de la Camargue. Les bâtiments et les espaces sont adaptés à une vie autonome et correspondent à chacun des besoins et des activités. En 1806 P. Véran distingue deux catégories de mas : ceux qui ont un logis réservé pour le propriétaire - ils possèdent de vastes jardins potagers et fruitiers arrosés l'été par des puits à roues et sont ombragés par des arbres de haute futaie. Les autres sont occupés par les fermiers qui exploitent le domaine ; ils n'ont pas de jardin à cause du manque d'eau douce.

Les grandes transformations du XIX^e siècle ont modifié profondément la structure socio-économique du domaine qui doit désormais intégrer le logement de nombreux ouvriers, de leurs familles et des journaliers. D'après R. Livet, des bâtisses diverses souvent anciennes sont utilisées et réaménagées, elles ne présentent souvent ni séparations ni espaces individualisés. Par ailleurs un logement est prévu pour le régisseur ou chef de culture souvent plus spacieux ou plus confortable. Il se distingue néanmoins à peine du logement des ouvriers. La maison du maître est généralement plus soignée et séparée des autres par un jardin. Elle devient parfois une résidence de plaisance.

R Livet rappelle aussi que *"Ces divers locaux d'habitation ne constituent cependant pas l'essentiel de l'habitation rurale du domaine. L'important, qui se voit de loin et donne tout de suite une idée de l'ampleur de la vie agricole, ce sont les bâtiments d'exploitation. Ils varient selon la nature des spéculations entreprises. Mais il est bien rare que l'appareil de vinification ne tienne pas la place prépondérante : fouloirs, cuves à raisins, cuveries, celliers se juxtaposent ou s'empilent dans des bâtiments d'une centaine de mètres de long, parfois davantage. A quelque distance les hangars les écuries, les jasses allongent leurs massives silhouettes. Souvent les fourrages, les chevaux, les moutons s'y abritent encore. Parfois on les a réutilisés et transformés en remises en garages, en ateliers de réparations"*.

Il n'est pas rare de compter dans un mas une trentaine d'habitants permanents et certains domaines de Camargue ont besoin d'effectifs qui peuvent atteindre la centaine de personnes *"Le domaine tend de plus en plus à s'organiser comme une petite société rurale (...) en plus de la cantine, presque obligatoire, quelques domaines importants ont organisé une école. Lorsqu'une chapelle consacrée existe encore et que le propriétaire s'en soucie quelque peu, un prêtre du voisinage vient à intervalles réguliers dire une messe"* (R. Livet).

Les observations architecturales montrent comment ces ensembles de bâtiments sont à la fois différents les uns des autres dans leurs structures et leur histoire tout en répondant à certaines règles communes relatives au milieu géographique et social particulier à la Camargue. Ces règles sont mises en évidence par :

- la situation et l'accès au mas
- l'implantation des bâtiments
- la datation
- l'agencement et les matériaux.

La majorité des bâtiments est généralement implantée sur le bord du parcellaire. Là, protégés derrière des haies ou des bosquets, les mas essaient de se soustraire au mistral.

Les accès au mas sont diversifiés. Le plus souvent, un chemin les relie à la route principale (l'une des départementales) et certains communiquent entre eux directement par les drailles, celles-ci ayant parfois pour origine les cheminements des troupeaux transhumants. A part quelques très rares exceptions, tous les bâtiments sont orientés vers le sud et s'allongent d'est en ouest. Les mas se divisent en trois types :

- linéaires (les moins nombreux)
- à une aile
- à deux ou plusieurs retours.

Ils sont composés généralement d'un ou plusieurs logis (cuisine, chambres, salle commune...), et selon leurs usages, de pigeonniers, de granges, de poulaillers, d'écuries, de bergeries, de remises et de greniers. Selon leur évolution, on trouve encore l'emplacement du four à pain et du bûcher. Certains d'entre eux ont de très beaux escaliers qui permettent d'accéder aux étages. Ils sont de plusieurs types : à vis (XVI^e), droits (XVII^e), en L (XVIII^e) ou rampe sur rampe et tournant autour d'un jour (XVIII^e).

Les témoignages du XVIII^e sont les plus importants, les bâtiments antérieurs au XVII^e sont plus rares. Les restaurations consistent souvent à remanier le bâti déjà existant mais le coût élevé des travaux entraîne souvent l'abandon des bâtiments les plus anciens. Deux principes de construction sont pratiqués : blocage maçonné de pierre au rez-de-chaussée, pierre de taille pour les étages. D'une manière générale, la lecture architecturale est complexe à mener car les modes de construction ou de décoration sont plus tardifs en province ou trop échelonnés dans le temps. Les remaniements successifs masquent bien souvent d'autres vestiges qui auraient pourtant contribué à faciliter la tâche des observateurs.

Texte, sans mention d'auteur, publié par le *Courrier du Parc Naturel Régional de Camargue*, n° 33, Mars 1989 (spécial Mas de Camargue).